

Christèle
BAUDRAND

Avant, applaudie... après, bannie...



Récit d'une infirmière suspendue

Christèle Baudrand

***AVANT, APPLAUDIE...
APRÈS, BANNIE...
Récit d'une infirmière suspendue***

Témoignage



*« Nous avons deux choix dans la vie :
le premier est d'accepter les choses comme elles sont
et le deuxième est de prendre la décision de les changer. »*

*Denis Waitley,
écrivain, consultant et conférencier motivateur américain*

*« Nous devons être le changement
que nous voulons voir dans le monde. »*

Gandhi

Avant ma vie d'après...

Début 2020

Ce 6 janvier, comme chaque fois que je suis d'astreinte, je me permets de traîner au lit puisque je ne sais pas de quoi la nuit à venir sera faite.

Je suis infirmière dans une HAD (Hospitalisation À Domicile) d'un hôpital public. L'astreinte consiste à dormir dans mon lit avec un portable sur lequel les malades qui sont en HAD peuvent m'appeler à n'importe quel moment pour un problème de santé. Les malades sont dans leur maison et le personnel médical et paramédical se déplace à leur domicile pour effectuer les soins. La famille du malade a un numéro de portable qu'elle peut joindre 24 heures sur 24. Si besoin, de jour comme de nuit, week-end compris, une infirmière se rend au domicile du malade pour évaluer la situation et prodiguer les soins nécessaires.

Ce jour-là, en fin d'après-midi, je me rends chez monsieur Xavier qui rentre chez lui après une hospitalisation pour une plaie diabétique qui nécessite une antibiothérapie dispensée uniquement en milieu hospitalier. Sa femme, que je connais puisque ce n'est pas la première fois que nous prenons son mari dans notre service, m'accueille avec un large sourire.

Avec son aide, nous rangeons les divers matériels nécessaires aux soins de son mari puis nous allons dans la salle à manger pour vérifier les prescriptions. Le téléphone de la maison sonne. Le service de dialyse lui annonce que son mari n'arrivera pas avant une bonne demi-heure, car l'ambulance est en retard.

Gentiment, madame Xavier me propose de regarder la télé qui est allumée. Je tourne ma chaise pour me mettre face au poste de télévision et je regarde le journal qui passe sur une des chaînes courantes. Je n'ai pas de télévision chez moi depuis déjà quelques années.

Je vois à l'image des Chinois qui portent tous un masque qui leur cache la bouche et le nez. J'écoute attentivement et je comprends avec stupeur au fil des minutes qu'en Chine, depuis quelques semaines ou quelques mois, un virus mortel est apparu.

Un médecin chinois qui a été le premier il y a quelques semaines à alerter, car il pensait que ce virus était très dangereux, vient de mourir.

Des Chinois sont révoltés, car ils pensent qu'on leur cache des choses graves.

Ces images me font peur et en même temps je me dis qu'heureusement la Chine est loin, et qu'en France, nous ne sommes pas touchés par ce virus.

Je ne me doute pas ce jour-là que ma vie ne sera plus jamais la même.

Après plus d'une heure d'attente, monsieur Xavier arrive enfin. Je prépare l'antibiotique que je dois lui administrer puis je rentre tranquillement chez moi dans la voiture de fonction qui m'est attribuée lorsque je suis d'astreinte.

Je dors paisiblement sans plus penser à ce qui se passe en Chine.

Rapidement, le coronavirus prend de l'importance dans notre vie. Il se développe à vive allure sur la planète entière.

À l'hôpital, nous continuons de travailler normalement sans vraiment nous préoccuper de ce virus qui est encore loin de la France.

Je n'ai jusqu'à présent jamais voulu me faire vacciner contre la grippe saisonnière, car je ne suis pas à risque et donc je ne vois pas l'intérêt de me faire injecter un produit chimique. Je reverrai le problème quand je serai plus âgée.

C'est sans doute en partie pour cette raison que dès le début j'ai été réticente à ce vaccin contre le Covid.

Je ne suis sur aucun réseau social, je n'ai plus de télévision depuis qu'elle est tombée en panne en 2017 et je ne lis pas de journaux. Je ne suis donc pas influencée par les médias. Il m'arrive régulièrement d'écouter les actualités à la radio.

Le Covid est encore peu présent en France. Je devrais dire que nous en entendons peu parler pour l'instant, car en fait, nous ne savons pas exactement quand les premiers cas ont été détectés dans notre pays.

26 février 2020. Je suis tout de même scandalisée quand j'apprends que le match de foot Olympique Lyonnais – Juventus de Turin aura bien lieu à Lyon alors que les cas de Covid explosent en Italie. Près de trois mille supporters italiens sont attendus pour le match alors qu'en Italie le nombre de cas de Covid grossit de jour en jour et que le nord de l'Italie est la partie du pays qui compte le plus de cas positifs. Comment peut-il être possible que les supporters ne soient pas pour une partie d'entre eux porteurs du virus? Le sport est-il si important au point de vue financier qu'on se permet de jouer un match et ainsi de faire courir des risques à des centaines de personnes? De ce fait, il est normal de

se poser la question de la dangerosité de ce nouveau virus. Soit il est peu dangereux et dans ce cas il est logique de maintenir le match, soit il est très dangereux et ceux qui prennent la décision de faire jouer le match sont des criminels. Je ne connais pas la réponse. Il semble qu'il n'y ait pas eu de cluster suite au match.

Début mars 2020, le gouvernement italien ordonne le confinement de millions d'Italiens qui résident dans le nord du pays, c'est-à-dire à la frontière avec la France. À ce moment-là, je me dis que c'est une folie de confiner, que ce sera impossible à réaliser. Je pense que c'est néfaste pour l'économie et le bien-être mental de la population. Je crois encore que la France ne prendra pas les mêmes mesures et pourtant, le 12 mars 2020 notre Président annonce que les Français seront confinés à partir du mardi 17 mars 2020.

Le lundi 16 mars 2020 est un jour de repos pour moi. Je me rends à mon rendez-vous chez un médecin homéopathe, en ce dernier jour de liberté. Je dis liberté, car à partir du lendemain toute la France sera confinée.

Dès que je rentre dans la salle de consultation, l'homéopathe me dit que je suis libre de garder ou d'enlever mon masque. Je lui réponds que j'ai l'habitude de le porter toute la journée au travail et que je préfère le garder. Comme tout le monde, il ne me vient pas à l'esprit de l'enlever. À ce moment-là, je pense que le port du masque est sans doute une bonne chose pour nous protéger du coronavirus.

Je suis encore bien naïve.

À la fin de la consultation, elle me demande comment je fais pour essayer de me protéger du virus. Je lui réponds que je ne fais rien de particulier. Alors elle me conseille d'utiliser une huile essentielle qui s'appelle Ravintsara. Elle me note le nom au bas de mon ordonnance en me disant d'en mettre une goutte sur mon

poignet puis de frotter mes 2 poignets entre eux. Je ne connais pas encore beaucoup les huiles essentielles, même si je m’y intéresse de plus en plus depuis quelques années.

En sortant de chez le médecin, j’essaie de trouver en vain un flacon d’huile essentielle de Ravintsara. Les magasins — qu’ils soient bios ou non — et les pharmacies ont été, semble-t-il, dévalisés. Je rentre à la maison et essaie d’en trouver sur internet, via un magasin où j’ai l’habitude de commander mes huiles essentielles. Ce magasin est aussi en rupture de stock. J’arrive cependant à en commander en achetant un kit de cinq huiles essentielles différentes. Il s’agit du kit « les essentielles bio ».

Je suis impatiente de recevoir mon produit, car il faut bien avouer que ce virus me fait un peu peur.

En fin de semaine, mon colis arrive enfin. Tous les matins, je mets une goutte d’huile essentielle de Ravintsara et une d’Eucalyptus Radié sur mon poignet et je fais la même chose avec mes enfants. Nous faisons ce traitement pendant plusieurs semaines puis nous arrêtons quelques semaines avant de recommencer. L’odeur de ces deux huiles essentielles est agréable.

Quelques mois plus tard, je lis un article sur Madagascar qui distribue de l’armoise annuelle pour éviter d’attraper la maladie. Je fais des recherches sur cette plante que je ne connais pas. Rapidement, je suis dirigée sur un site de vente dans un pays européen qui propose de l’armoise annuelle pour faire des tisanes. Bien que la vente en France soit interdite, car cette plante est soi-disant toxique, je décide d’en acheter un paquet. Après tout, le paracétamol est aussi un médicament toxique pour le foie et peut être mortel à forte dose, et pourtant des millions de Français en prennent tous les jours.

Si jamais nous attrapons le virus, les tisanes d'armoise annuelle nous seront certainement bien utiles pour éviter une forme grave de la maladie.

Le confinement

Personnellement, je ne suis pas concernée par le confinement, car, en tant qu'infirmière, je suis classée dans la catégorie des personnels essentiels.

17 mars 2020, premier jour de confinement.

Je me prépare comme d'habitude pour aller travailler. Je sors ma voiture du garage et prends le chemin pour sortir du lotissement.

Arrivée sur la route départementale, je m'aperçois qu'il n'y a aucune voiture sur la route. Je sais que la majorité des gens sont chez eux, mais il règne une atmosphère étrange. Je roule sur la route vide et je croise la première voiture après plusieurs kilomètres. En presque vingt minutes de conduite, j'ai croisé seulement trois voitures. C'est une sensation bizarre, une impression de ville déserte. Une forme de peur. Cela ressemble à un film dans lequel la majorité de la population aurait disparu. Je suis déstabilisée par le fait de me retrouver seule ou presque sur la route. Je suis partagée entre le plaisir d'avoir les routes pour moi seule et la sensation étrange de la situation. En effet, c'est la première fois que le peuple français est soumis à un confinement.

Je me sens privilégiée, car je ne suis pas obligée de rester chez moi. Je peux sortir, même si ces sorties se résument à aller travailler.

En bonne élève, je fais mes courses en rentrant du travail. J'essaie d'aller le moins souvent possible dans les magasins. De toute façon, j'ai déjà l'habitude de faire mes courses en grandes surfaces toutes les deux ou trois semaines, car j'achète mes fruits

et légumes le samedi matin au marché. Je respecte le confinement. C'est seulement après plus de deux semaines de confinement que je vais pour la première fois faire des achats dans une grande surface. Je remplis mon charriot avec les produits que je trouve, car il y a des pénuries de certains aliments. Je veux essayer d'aller le moins souvent possible dans une grande surface.

Quand je ne travaille pas, je reste à la maison et je profite de l'extérieur. J'ai la chance d'avoir une forêt à côté de chez moi, donc je peux me promener pendant des heures sans rencontrer personne et sans avoir besoin de m'octroyer une permission de sortie.

Les journées s'écoulent ainsi, avec le travail à l'hôpital puis parfois une promenade dans les bois.

Cette année, nous devions fêter Pâques à la maison en famille, mais confinement oblige, je prépare le repas uniquement pour mes enfants et moi. Qu'à cela ne tienne, je cuisine un repas de fête avec en dessert un bon gâteau au chocolat recouvert de quelques œufs eux aussi en chocolat que j'ai trouvés dans un magasin. Je n'ai pas trouvé beaucoup d'œufs de Pâques dans le magasin dans lequel j'ai fait mes achats. Des œufs en chocolat sur le tour du gâteau tout chocolat suffisent pour nous rappeler Pâques.

Ce dimanche-là, il fait beau et suffisamment chaud pour pouvoir prendre notre repas à l'extérieur. J'installe une nappe blanche et jaune sur la table en fer forgé qui est sur la terrasse. Je sors la vaisselle des jours de réception afin de dresser une jolie table. Ma fille cueille quelques lilas et autres fleurs dans notre jardin pour confectionner un petit bouquet bien odorant. Je me sers un verre de vin pour célébrer cette fête catholique. Nous prenons des photos que nous envoyons au reste de la famille en nous promettant de fêter Pâques comme il se doit plus tard dans l'année, quand nous serons déconfinés.

Nous essayons de vivre le plus normalement possible même, si des choses ont changé. Cependant, nous ne ressentons pas un enfermement trop important, car, par bonheur, nous avons un jardin. Je plains sincèrement les personnes qui sont enfermées à plusieurs dans un petit appartement. Nous sommes conscients de la chance que nous avons.

Je ressens le confinement différemment du reste de la population puisque je travaille. Je vois mes collègues tous les jours, ce qui me permet de rester en contact avec une partie de la société. Nous travaillons, mais nous pouvons aussi évacuer notre stress en discutant et en rigolant.

Régulièrement, des boulangeries et d'autres entreprises nous livrent des viennoiseries et des plats à manger pour nous remercier de notre travail auprès des malades. Nous nous sentons soutenus par la population et cela nous fait du bien. Le soir à 20 h, les Français ont pris l'habitude de nous applaudir, nous les soignants. Je n'écoute pas ces applaudissements, mais je sais qu'ils existent. Est-ce que les Français se réveillent et prennent conscience de l'importance de notre système de santé durant cette pandémie? Ont-ils conscience que sans soignants, les soins indispensables aux malades ne peuvent pas être prodigués?

Pendant ce premier confinement, j'entreprends d'apprendre à jouer aux échecs. Ma fille se prête de bonne grâce à mon apprentissage. Plusieurs fois par semaine, nous consacrons un peu de notre temps à jouer. Je progresse lentement, au grand désespoir de ma fille.

Une de mes amies qui est confinée chez elle m'envoie des vidéos rigolotes qu'elle tourne dans sa maison. Je les montre à mes enfants et nous rions tous ensemble. Cela nous fait du bien à tous. En cette période morose, il faut bien s'octroyer des petits plaisirs tels que le rire pour ne pas tomber dans une déprime.

Je respecte le confinement. J'accepte de ne voir personne en dehors de mon travail. Pourtant, avec mon autorisation de circuler fournie par mon employeur, il me serait possible d'aller voir des amis ou la famille qui habitent dans les environs, mais je respecte la dictature gouvernementale. À cette période, je pense encore que le gouvernement agit pour notre bien. Mon tort est de ne pas me poser de questions. Mais comment peut-il en être autrement ? L'arrivée du Covid est si soudaine. Le gouvernement, en quelques semaines, réussit à instaurer un climat de peur. La peur la plus horrible qui soit puisqu'elle touche la mort. La mort qui fait pourtant partie intégrante de la vie. Chaque être vivant, quel qu'il soit, naît, grandit et meurt. Et cependant de nos jours, dans notre société moderne, la mort fait peur. La mort doit être cachée. Il faut vivre comme si on était immortel. Je sais de quoi je parle puisque les services dans lesquels j'ai choisi de travailler m'ont fait côtoyer la mort chaque jour ou presque.

Ce virus est-il si mauvais puisque le gouvernement français se permet de fermer cinq mille sept cents lits pendant l'année 2020, et qu'en 2021 il se sépare de dizaines de milliers de travailleurs du monde médical et paramédical ?

Je me demande aussi où en est l'enquête du ministre de la Santé qui dit fin 2021 vouloir comprendre le départ massif des personnels soignants ou étudiants en soins infirmiers. Ne nous prend-il pas tous pour des imbéciles ?

Le temps s'écoule ainsi, entre le travail et diverses activités à la maison. Et surtout sans la télé où les journalistes se complaisent à donner chaque jour le nombre de décès de la veille et le nombre de cas positif, maintenant ainsi la population encore plus dans ce schéma de torpeur.

À l'hôpital, les choses n'ont pas changé ou très peu.

Début du coronavirus à l'hôpital

Comme tout le monde au début, ce nouveau virus me fait peur. Je peux aussi dire avec certitude qu'il fait peur à toutes mes collègues. Nous ne savons rien sur cette maladie potentiellement très dangereuse, contagieuse et même mortelle. Nous continuons de soigner les malades avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête. En effet, au début de la pandémie, personne ne sait si nous, soignants, risquons de mourir du fait de prendre en charge des personnes qui ont le coronavirus et qui peuvent nous le transmettre.

Nous sommes des soignants et nous devons continuer de soigner les malades, quelles que soient les circonstances. Nous n'avons pas le choix. Et de toute façon, je pense qu'il ne viendrait à l'idée d'aucun soignant de ne pas faire son travail.

Pour ma part, je dois reconnaître qu'un événement particulier m'a vraiment fait peur.

Un jour où je travaille du soir, c'est-à-dire que je suis d'astreinte la nuit suivante, je vais chez monsieur Durand qui rentre chez lui après une longue hospitalisation pour un cancer du poumon. Il a de l'oxygène en permanence. Il est très fatigué, reste la plupart du temps dans son lit. Sa compagne est très inquiète pour sa santé. Elle est lucide sur l'état de santé de l'homme qui partage sa vie. J'arrive devant la maison. Je gare la voiture le long du chemin qui borde le jardin. Je sors de la voiture et je m'habille avant de rentrer voir monsieur Durand. J'enfile un sarrau, je mets des gants à usage unique et un masque, car monsieur Durand est positif au Covid. Vêtue de la sorte, je sonne au portillon. La dame m'ouvre la porte. Elle ne dit rien concernant mon accoutrement. À l'intérieur, je constate que le patient est mal en point. Il est fatigué par le trajet en ambulance.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits
www.nco-editions.fr

Avant, applaudie... Après, bannie...
Christèle Baudrand
Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr